

cessaire pour soutenir l'attaque du fort Mulgrave. Les travaux avaient été cachés avec le plus grand soin ; les canons étaient en position ; on n'attendait plus qu'une nuit favorable, lorsqu'un ordre irrésolû des représentants du peuple, en faisant démasquer et jouer toutes les pièces à la fois, révéla aux Anglais le péril qui les menaçait. Ceux-ci résolurent aussitôt de détruire les ouvrages des assaillants. La nuit suivante, six mille hommes, sous les ordres du général O'Hara, commandant de Toulon, qui voulut diriger lui-même cette expédition, sortirent sans bruit de la ville. Ils avaient déjà réussi à s'emparer de la batterie, et avaient encloué quelques pièces. Les Français, étonnés de cette brusque



attaque, avaient perdu du terrain et cherchaient à se reconnaître ; mais Napoléon était là : il se jeta sans hésiter, avec un bataillon seulement, dans un boyau de tranchée qui le conduisit sur les derrières des Anglais, où il arriva sans être aperçu. Parvenu au milieu d'eux, il commanda à ceux qui le suivaient, feu à droite et feu à gauche. Le désordre se mit dans les rangs du général O'Hara, qui en voulant rallier ses soldats, fut fait prisonnier. L'approche du général Dugommier, à la tête de quelques bataillons, acheva de décider la retraite de la division anglaise, qui fut ramenée en désordre jusque sous les murs de la place.

Un matin, Napoléon se trouvant à la *batterie des sans-culottes*, demande à l'officier du poste un soldat qui ait tout à la fois de l'audace et de l'intelligence.

— *La Tempête !* appelle aussitôt le lieutenant.

Un sergent de grenadiers se présente ; le commandant de l'artillerie fixe sur lui cet œil scrutateur qui semble déjà connaître les hommes.

— Tu vas quitter ton habit, lui dit-il, pour aller *la-bas* porter cet ordre.

En même temps il lui indiqua un des points les plus éloignés de la côte et lui explique ce qu'il veut de lui ; mais pendant ce temps le jeune sergent était devenu rouge comme une grenade ; ses yeux étincelaient :



— Citoyen commandant, je ne suis pas un espion, répondit-il froidement ; cherchez un autre que moi pour exécuter votre ordre.

Il allait se retirer, lorsque Napoléon le retint en lui disant d'un ton sévère :

— Comment ! tu refuses d'obéir !... Sais-tu bien à quoi tu t'exposes ?

— Je suis prêt à obéir ; mais je n'irai où vous voulez m'envoyer qu'avec mon uniforme, ou... je n'irai pas. C'est encore trop d'honneur pour ces... Anglais que de leur faire voir cet habit-là ! ajouta-t-il fièrement en frappant de la main le galon cousu sur manche.

Napoléon sourit et le regarda fixement.

— Mais... ils te tueront ! reprit-il ?

— Que vous importe ? vous ne me connaissez pas assez pour que ma perte vous fasse de la peine.

Quant à moi, cela m'est égal. Alors, citoyen commandant, je vais partir comme je suis là, n'est-ce pas ?

— Oui, et j'espère te voir revenir de même.

Le jeune sergent mit la main dans sa giberne, passa légèrement l'ongle de son pouce sur la pierre de son fusil :

— Bien ! fit-il, j'ai des dragées ; si les habits rouges veulent me parler, je leur répondrai : la conversation ne languira pas.

Puis, posant son arme sur l'épaule gauche, il partit gaiement en chantant.

— Comment s'appelle ce grenadier ? demanda Napoléon au chef du poste.

— Andoche Junot, autrement dit *la Tempête*.

Je me souviendrai de lui, répliqua le commandant en inscrivant ces noms sur ses tablettes. Celui-là fera son chemin, ajouta-t-il à voix basse.

L'avenir ne démentit pas ce jugement. Junot était né en 1771 à Bussy-le-Grand (Côte d'Or). Lorsqu'en 1792 un cri de guerre eut retenti dans toute la France, il entra dans ce fameux bataillon des *volontaires de la Côte d'Or*, d'où sortirent, dans la suite, tant de héros et de grands officiers de l'empire. Après la reddition de Longwy, ce bataillon fut dirigé sur Toulon, Junot était alors sergent de grenadiers ; ce grade lui avait été décerné sur le champ de bataille même par ses camarades, qui déjà l'avaient surnommé *la Tempête*, à cause de son bouillant courage ; il n'avait encore que vingt-deux ans. Peu de jours après sa première entrevue avec Napoléon, ce dernier, se trouvant à la même batterie, demande quelqu'un qui ait une belle écriture. Junot désigné par ses camarades, sort des rangs et se présente. Le commandant de l'artillerie le reconnaît tout d'abord pour le sergent de grenadiers qui a déjà fixé son attention.

— Eh mais... c'est Andoche ! s'écrie-t-il en souriant ; j'en suis bien aise.

Puis il lui désigna du doigt une place sur l'épaule même de la batterie, en ajoutant :